Pierre BROODCOORENS

LE TRÉSOR SOUS LA ROCHE

I

Le Roi Aveugle

Pièce en trois actes et en vers

Bruxelles
26-28, Rue des Minimes
1908

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

[illegible]

LE THÉMIN SOUS LA BOUCHE

À

Le Roi Aveugle

[illegible]

[illegible]

[illegible]

à Léopold Rosy

Hommage d'amitié

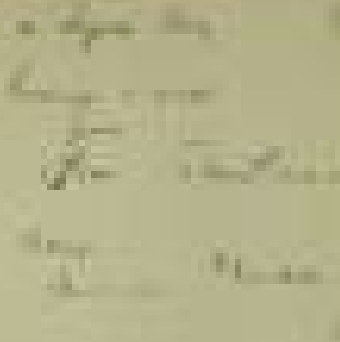
Fernand Crommelynck

Bruxelles

6 Mai 1908.

LE ROI AVEUGLE

Propriété de l'ETAT
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
ET DE LA CULTURE FRANÇAISE
Service des Lettres
Enregisté sous le N° .....



LE SOC AVEUGLE

DU MÊME AUTEUR :

Argument et Prélude d'*Egalité ou la Mort* (L'An II de la République) Prix : 2.50

(En vente chez le même Editeur.)

POUR PARAITRE :

Le Trésor sous la Roche :

II. Eglesygne et Flourdelys, pièce en trois actes, en prose.

III. Le Banquet, pièce en trois actes, en prose.

L'An II de la République *(Egalité ou la Mort).*

MLTA 2083

Littérature - Musée de la

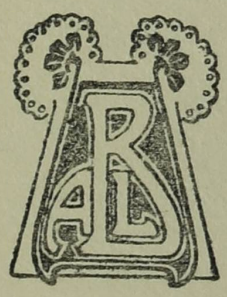
PIERRE BROODCOORENS

LE TRÉSOR SOUS LA ROCHE

I

Le Roi Aveugle

Pièce en trois actes et en vers



Bruxelles
26-28, Rue des Minimes
1908

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

[illegible]

[illegible]

LE TRÉSOR SOUS LA ROCHE

I

Le Roi Aveugle

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

DÉDICACE

A Guillaume et à Ida Uyttenhoven, mes très affectionnés beau-frère et belle-sœur, je dédie cette courte et sinistre tragédie, qu'après eux j'aurais pu offrir, avec assez d'à-propos, à la mémoire de Louis II de Bavière, le seul roi *que les temps où nous vivons aient connu et qui mourut mystérieusement, fou dit-on — n'avait-il pas protégé Wagner ? — mais dans des conditions peut-être analogues à celles où s'achève cette pièce. Ils y trouveront en résumé quelques-unes de mes idées présentes sur le Gouvernement, le Roi, le Destin, le Bonheur, l'Humanité, etc., mots qui recouvrent la plupart des grandes énigmes que notre âge voudrait déchiffrer. Je leur présente mon œuvre, pour ainsi dire respectueusement, en souvenir de l'acte vraiment admirable qu'ils posèrent le 29 août 1906, en réalisant pour toujours leur idéal le plus pur, par une union d'amour dans une union fra-*

ternelle, par une union de cœurs dans une union d'esprits et par une communion d'âmes dans une communion d'idées. Si espérer dans l'avenir était encore possible, je penserais volontiers qu'un tel geste renferme la formule du bonheur social de demain.

Que Guillaume et Ida Uyttenhoven me permettent aussi de mettre le Roi Aveugle *sous l'égide de leur nom, en signe de ma reconnaissance la plus profonde et la plus sincère.*

Ne sont-ils pas, en effet, les premiers de ceux qui, avec mes bons amis Lemonnier, Gailliard, Marlow, De Win et Vandeputte, avec ceux de Calmpthout, les frères du Biekorf, *m'ont compris et aimé avant la lettre, formant ainsi le noyau d'un futur Weimar de Belgique, dont ils ne sont peut-être pas les plus grandes illustrations, mais, à coup sûr, les plus nobles cœurs et les plus belles âmes?*

P. B.

La Hulpe,
« *Fleur-de-Blé* »
27 Septembre 1907.

Voulez-vous aller bavarder avec votre femme de chambre, ou votre garçon d'écurie, quand vous pouvez vous entretenir avec des rois et des reines ? ou vous flattez-vous de garder quelque dignité et conscience de vos propres droits au respect, quand vous jouez des coudes avec la foule affairée et vulgaire, ici pour une « entrée » et là pour une audience, quand pendant tout ce temps-là, cette cour éternelle vous est ouverte où vous trouveriez une compagnie vaste comme le monde, nombreuse comme les jours, la puissante, la choisie de tous les lieux et de tous les temps ?...

... Demandez-vous la compagnie des nobles ? Faites-vous noble vous-même et vous le serez...

JOHN RUSKIN. — *Sésame des Trésors des Rois — 11* et *12*. Pages 79 à 83 de la traduction Marcel Proust, Société du Mercure de France, Paris, 1906.

PERSONNAGES

PAYLLIGHANN, Roi de Transvalie et d'Orangée.
LA PRINCESSE FLOURDELYS, sa fille.
LE PRINCE ORLANDO, son fils et héritier présomptif.
LE PRINCE ERREMBAUT, héritier présomptif de l'Empire d'Icarie et prétendant à la main de Flourdelys.
BASILIMAZ, Ministre du Roi Payllighann.
1er CONJURÉ.
2e CONJURÉ.
Conjurés, au nombre d'une trentaine.
Gardes du Roi Payllighann.
Soldats d'Errembaut.
Peuple, courtisans, femmes de la suite de Flourdelys, matelots, etc., etc.

La Scène en Transvalie, au bord de la mer, dans une ville frontière où le Roi Payllighann a momentanément transporté sa cour.

ACTE PREMIER

Une salle ouverte du palais de Payllighann, avec vue sur un jardin en fleurs ; la mer au bout. Crépuscule commençant. Entre les colonnades de la pergola, au fond, on voit le soleil se coucher dans les flots.

SCÈNE PREMIÈRE

ERREMBAUT et FLOURDELYS

ERREMBAUT

Ainsi vous le voulez ? Il ne me reste plus
Qu'à m'incliner devant un si formel refus ?
Ce cœur auquel le mien s'honorait de prétendre,
Croit à tant de passion ne pas devoir se rendre,
Espérant que, sans doute, il pourra mieux placer
Cet amour qu'il s'offense à me voir menacer.
Sans tarder plus longtemps, dans son impatience,
Ecoutant son orgueil bien plus que la prudence,
Il brise insolemment ce qu'avaient arrêté
Les usages de cour, sagement concertés.
Oubliant tout du rang où Dieu vous fit paraître
Pour mériter toujours de le pouvoir connaître,
Princesse, fille enfin de tant d'illustres rois,
Vous ne voulez plier que sous vos propres lois,
Et, quand un cœur royal ose briguer le vôtre,

Dédaignant pour lui seul ce qui peut plaire en d'autres,
Vous, en le repoussant, sans l'avoir écouté,
Ne lui gardez pas même un regard irrité !
Souffrez que, loin encore d'haïr votre caprice,
Je puisse en admirer l'ingénieux artifice
Qui sait se faire un jeu du trouble d'un amant,
Bien que j'en souffre trop pour l'applaudir longtemps.
Mais sa rareté même en est plus curieuse,
Et je m'étonne encor qu'une âme injurieuse
Puisse la découvrir au refus méprisant
Que donne à mon amour, Madame, votre sang.
Ai-je donc tant fait voir la valeur de mes armes,
Que pour les émousser, un soir, contre vos charmes ?
Au risque de mes jours tant de fois combattu
Que pour me voir ainsi sous vos pieds abattu ?
O pouvoir d'une femme, indigne dépendance
Où notre orgueil rougit d'endurer l'impudence,
Dans cette lâcheté que montre un cœur épris
Quand, au lieu du sourire, il reçoit le mépris !
Faut-il tant de travaux d'une héroïque vie,
Tant de lois à sa loi seulement asservies,
Tant d'hommes immolés, tant de peuples vaincus,
Pour qu'une femme, un jour, vous jette son refus ?
O rage ! J'ai bravé la Nature et les hommes ;
Je dois régner un jour sur le vaste royaume
Qu'à mon ambition mes talents ont conquis

Sur tant de désespoirs à mes projets acquis;
Je dompte l'Univers qui sur ses bases gronde;
Je fais trembler sous moi la liberté du monde
Vieux lion muselé qu'au seuil de mes palais
Je donne à bâtonner à mes derniers valets;
Tout me recommandait auprès de vous, Madame,
La raison de l'Etat sinon ma beauté d'âme,
Au lieu de supplier je pouvais commander,
Fait pour qu'on m'obéisse et non pour demander;
Député près de vous par l'Empereur, mon père,
Je me flattais de voir un amour nécessaire
Subordonner à soi tout autre sentiment,
Nous faire époux, du moins, si nous n'étions amants;
Et j'espérais qu'un jour nos couronnes unies
Combinant leurs efforts pour vaincre l'anarchie,
Auraient pu parvenir à vaincre le serpent
Rebellion, qui va sous les trônes rampant:
Je m'illusionnais, Madame, je l'avoue;
Je vois qu'à ses dédains votre raison me voue.
Je me retire donc, puisque vous le voulez,
Et vais chercher ailleurs un cœur pour qui brûler,
Triste que ces projets, nés d'une noble flamme,
S'en viennent expirer sous un refus de femme;
Décidé toutefois d'avertir l'Empereur
De ce que l'on complote ici pour son malheur;
Je lui dirai comment le tourment anarchique

Grandit pour dévorer le pouvoir monarchique,
Madame, et je dirai...

FLOURDELYS

Je ne vous aime point :
De chercher d'autre cause il n'est donc nul besoin.

ERREMBAUT

Qu'a-t-on besoin d'amour, quand on a la couronne ?

FLOURDELYS

L'amour est pour le prince, autant que pour les hommes.

ERREMBAUT

Le pouvoir en tient lieu.

FLOURDELYS

Pour qui n'a point de cœur.

ERREMBAUT

Il suffit d'être roi pour en être vainqueur.
La raison à nos sens, nous autres rois, commande :
Il suffit que le cœur à ses ordres se rende.

FLOURDELYS

Il suffit de l'avoir pour mieux apprécier
Le vide recouvert par tant d'orgueil princier.

ERREMBAUT

Pour qui doit gouverner, il n'est rien d'inutile :

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

A sa taille il grandit tout ce qu'on croit futile,
Et ses sujets en lui toujours admireront
Ce qui, vu dans un autre, appellerait l'affront.
Quels que soient ses talents ou bien ses ridicules,
Un roi toujours est roi, fut-il même Augustule.
Ce n'est pas ses talents que l'on doit respecter,
Mais ce que le pouvoir lui donne en dignités,
Et rien ne sera vain de tout ce qu'il décrète,
Dès qu'il faut lui donner les vertus qu'on lui prête.

FLOURDELYS

Ce sont-là vos pensers. Ce ne sont pas les miens.
Ce qui pour vous est mal, pour moi peut être bien.
Prince, si sur ceci nos sentiments diffèrent,
Vous en reparlerez, s'il vous plaît, à mon père:
Car vous n'ignorez plus ce qu'il pense à présent,
Sur un sujet pour vous entre tous captivant.
Quant à moi qui suis libre et entends l'être encore,
Je ne vous dirai rien, Prince, qui ne m'honore.
Maître de vos états, je le suis de mon cœur
Et veux, pour le céder, voir un autre vainqueur.
Je suis à mériter et ne suis pas à vendre.
Montée à l'Idéal, en faut-il donc descendre
Pour mettre à ces niveaux, où vous la conviez,
La noblesse d'un cœur par lui purifié?
D'autres s'offrent à vous: faites-en la conquête

Avec ces arguments qui hantent votre tête,
Et tout votre pouvoir, sinon tout votre amour.
Ce n'est pas pour régner que je connais le jour.
Car si, par un destin que n'envîra personne,
J'ai reçu la lumière ainsi que la couronne ;
Si ma mère, en naissant, m'a faite enfant des dieux
En me donnant pour sang le sang de ses aïeux ;
Si, dès avant de voir ce jour qui nous inonde
Dans l'unique splendeur où sont baignés les mondes,
Sur mon front, pur encor, j'ai senti se poser
Tout ce qu'un courtisan sait mettre en un baiser :
Jamais, Prince, sur moi l'Etat ne prit d'empire.
A de plus vrais trésors ma conscience aspire,
Avide à rechercher en un décor pompeux
Les pauvres vérités qui se cachent sous eux.
Il ne me suffit pas de grands mots de bataille
Pour grandir au niveau de mon rôle, ma taille,
Mais d'un peu de sagesse et de réflexion
Pour le rendre moins vide en son acception.
Si, quelque jour, dès lors, je sens vibrer mon âme
Au plaisir inconnu d'aimer et d'être femme,
Il faut que, sans égard à la fille d'un roi,
On en ait à l'amour qu'on verra naître en moi.
Je ne veux rien de plus, bien que je sois princesse.
A chercher mon bonheur je m'efforce sans cesse,
Sûre de le trouver quelque jour dans l'oubli

Du pouvoir arbitraire où le Destin nous mit.
Avant que d'espérer de commander aux hommes,
Et, se régissant mal, de régir un royaume,
Il faut se mieux connaître et se mieux gouverner
Pour être à la hauteur du faîte où l'on est né.

ERREMBAUT

C'est à moi, je le sens, que ce discours s'adresse.
J'accepte la leçon que me fait votre altesse,
Sans broncher, connaissant ce couplet depuis peu :
Je n'aimais qu'une femme et vois une bas-bleu.
La chanson est fort belle, Altesse, et je l'admire,
Surtout qu'elle est de vous que mon âme désire :
Mais je ne pourrais point l'ouïr aussi longtemps
Sur moins exquise bouche et dans un autre temps.
Permettez néanmoins que je vous félicite
De la savoir chanter sans qu'elle ne m'irrite.
On la prise beaucoup chez nos braves manants :
Mais elle est neuve encor, Madame, en notre rang.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ici je la remarque.
Je l'entends fredonner par d'illustres monarques,
Et, même, je dirai... Mais en ai-je le droit ?
Je me souviens à temps que je suis chez le roi
Votre père... Je sais qu'une lâche entreprise
Cherche à miner ici des lois qu'elle méprise,
Voulant les détrôner on ne sait au profit

De quel idéal neuf dont je vais faire fi.
On cherche a supplanter une ancienne idole,
A changer les courants comme à changer les pôles,
Bref, pour me résumer, à tout bouleverser
Dans un chaos affreux où les rois vont verser.
Au lieu de remonter un courant régicide,
On descend avec lui vers son propre suicide.
C'est la mode du jour ; c'est une nouveauté
A laquelle prétend jusqu'à la royauté,
Dans ce siècle bâtard où les nobles familles
Se vendent sans rougir à la démocratie.
Contre cette tendance il nous faut réagir.
Il n'est plus temps pour nous, Madame, de vagir,
Mais de défendre enfin nos croyances passées
Par un tas de fruits secs en ce jour menacées.
Notre devoir exige, au prix de l'avenir,
Que contre les rois même il faut les maintenir.
Maîtres du fait de Dieu, sinon du fait des hommes,
Nous ne tâtonnons plus dès l'heure où nous le sommes,
Et le danger souvent, Princesse, en nous fit voir
Que de la royauté nous avions le savoir.
C'est dit. J'obéis donc. Il faut bien que je parte.
Mais je m'en vais gardant pour vous un trait de Parthe.
Puisque, dans l'occurence, étant deux fois trahi,
Une fois comme amant, puis comme prince aussi,
Je redoute de voir la menée anarchique

Transformer cet Etat en une république,
Je vais dès à présent accomplir mon destin :
Aux droits de tous les rois je veux tenir la main,
Et, parmi vos sujets, pour vous portant la guerre...

FLOURDELYS

Vous n'y porterez rien qui ne sache vous plaire.
Allez en d'autres lieux étaler vos devoirs.
Je devine à présent l'objet de votre espoir.
Lâche, ce n'est pas moi que votre cœur noble aime :
Ce n'est pas mes attraits, mais cet Etat lui-même.
Aussi je me retire et vous laisse à loisir
Ecumer contre moi tout votre déplaisir.
De ceci, toutefois, souffrez que j'avertisse
Le Roi qui ne sait point quels sont vos artifices.

Elle sort.

SCÈNE II

ERREMBAUT, *seul*

Va, c'est bien inutile, et je veux devancer
Le projet que tu formes afin de m'évincer.
Car, bien loin de te craindre, orgueilleuse dragonne,
J'aurai ton patrimoine avant qu'on me le donne.
Mon dessein en est pris et, déjà, dès demain,
A mes genoux, pleurant, je verrai tes dédains.
Un ministre puissant, lâche autant qu'on peut l'être,

Pour un maître nouveau trahissant son vieux maître,
Basilimaz, enfin, puisque je l'ai nommé,
S'apprête à me servir, croyant me dominer:
Je me le suis acquis. Quant à ton propre frère,
Pour nous, sans le vouloir, il détrône son père.
J'ignore quels moyens... mais l'effet en est sûr.
Il ne tardera pas, si le projet est mûr.
Oui, l'Orlando lui-même, idiotement prépare
Le coup, dont le profit... c'est moi qui l'accapare,
Car j'en saurai jouir après tranquillement,
Voulant être au succès mais non au châtiment.
Désavouant l'auteur, je m'enrichis du crime.
Orlando seul l'ignore. Il m'honore. Il m'estime.
Mais à ma volonté je saurai le plier,
User de sa fureur, quitte à la renier.
Il croit servir l'Etat, mais ne sert que ma brigue.
Or, dans son propre sang s'achèvera l'intrigue,
Tandis qu'à la faveur d'une intervention,
J'ajoute ce royaume à nos possessions;
Dépose l'Empereur qui retourne à l'enfance,
Et sur le trône assieds ma naissante puissance;
Flourdelys est à moi... Je règne... Je suis roi...
Quant à Basilimaz... C'est lui-même, je crois.

[illegible]

SCÈNE III

ERREMBAUT et BASILIMAZ

BASILIMAZ

Prince, est-il bien certain ? On me l'apprend sur l'heure;
Mais je n'y puis pas croire et c'est sans doute un leurre?...
On dit que le roi rompt l'engagement formel
Qui vous donne sa fille à mener à l'autel;
Que, sans considérer les liens qui nous unissent
A l'Empire voisin, que Dieu toujours bénisse,
Après avoir forcé Flourdelys à vous voir,
Il lui prête aujourd'hui l'appui de son pouvoir;
Qu'elle-même à l'instant vous chasse de sa vue,
Précipitant encor la dernière entrevue,
Heureuse de vous fuir, vous haïssant déjà ?...

ERREMBAUT

Je la quitte, en effet, et rentre en mes Etats.

BASILIMAZ

Quoi? Tout est donc rompu ? Cette belle insoumise
Vous refuse une main qui vous était promise,
Et rompt, en un moment de caprice insensé,
Ce que des ans d'efforts avaient enfin dressé?
Je n'en crois pas mes yeux... Non, il est impossible
Qu'à la Raison d'Etat elle soit insensible

A ce point... On m'abuse... et la Cour... on est prompt
A médire...C'est vrai?... Prince, eh! bien, nous verrons:
Vous ne partirez point, acceptant sans murmure
L'arrêt capricieux d'une femme parjure!
Elle met trop de hâte à briser nos desseins
Et formule trop tôt d'injurieux dédains.

ERREMBAUT

J'en ai pris mon parti. Il faut que je me rende
A la rigueur d'un cœur qui fuit qui le demande.
Je vais en mes Etats tâcher de l'oublier
Au bruit de mes exploits trop longtemps délaissés.

BASILIMAZ

Quoi! Sans même tenter, ou par force ou par ruse,
De vous gagner, Seigneur, ce cœur qui se refuse?
Non, je ne vous crois pas... et c'est trop tôt railler,
Quand à votre fortune il nous faut travailler.
Il est hors de saison d'user de l'ironie
Quand la juste fureur nous prête son génie.

ERREMBAUT

Ami, je sais combien te sont chers mes projets.
Mais enfin je me dois au bien de mes sujets.
Du reste, il le faut bien. Et qu'irais-je entreprendre
Contre un esprit altier qui ne veut rien entendre,
Et qui, d'un sot orgueil trop follement piqué,
Se défend même alors qu'il n'est pas attaqué?

Que puis-je, sans rougir, tenter contre une femme?
Sa raison a parlé si ce n'est point son âme,
Je me résigne donc à ce qu'elle a voulu:
Je lui fais voir son prix si je diffère plus.

BASILIMAZ

Ah ! Ne me cachez point, Seigneur, votre pensée !
Car mon expérience, à la lire empressée,
La connaît trop à fond pour ne point soupçonner
Le trouble qui l'émeut et qu'elle veut cacher.
Vous aimez, cher Seigneur, celle qui vous repousse:
Plus le mépris est grand et moins l'amour s'émousse.
Ce n'est pas un refus qui pourra vous ôter
L'espoir de réussir dont vous êtes flatté.
Qui sait si, dans l'instant où son acte l'agite,
Flourdelys ne sent point l'horreur de sa conduite,
Et si, pour effacer un fâcheux souvenir,
Elle ne viendra point tantôt le démentir —
Il est vrai tardant moins à rompre avec son hôte,
Qu'à venir dans ses bras faire oublier sa faute ?...
A cette vision, déjà vous vous troublez...
Et vos transports, Seigneur, ont peine à se céler...
Rien n'est perdu d'ailleurs. Est-elle donc maîtresse
Du cœur qu'elle soustrait à vos nobles caresses?
Prince, il ne tient qu'à vous, comme il ne tient qu'à moi,
De nous substituer, si besoin est, au Roi...

ERREMBAUT

Comment?

BASILIMAZ

Pour vous servir, s'il vous faut l'entremise
D'une volonté ferme, à la vôtre soumise,
Prince, souvenez-vous que pour vous je trahis
En vous le faisant voir, les lois de mon pays.

ERREMBAUT

Eh! bien, démasquons-nous! Oh! certes, je t'accepte,
Toi qui du vrai pouvoir connais tous les préceptes!
Je te fais confident de mes amours princiers,
Avant qu'à mon destin je te puisse lier.
Oui, tu m'as deviné... J'aime encor ma rebelle.
Je l'aime follement, pour ce qu'elle est bien belle.
Je l'aime dans ma chair, dans mes nerfs, dans mon sang,
Et de la posséder, je fais ici serment.
Elle m'appartiendra, comme l'Etat, du reste.
Je vais ourdir contre elle une trame funeste.
Je la veux, je l'aurai: telle est ma volonté.
Je prétends l'accomplir. Rien ne peut m'arrêter.
Quand à l'orgueilleux roi qui de sa cour m'exile,
Je lui prendrai son sceptre en lui prenant sa fille,
Avant qu'il ait trouvé l'efficace moyen
De faire de son peuple un peuple de romains.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

BASILIMAZ

Seigneur, n'oubliez point que l'héritier existe.

ERREMBAUT

Nous nous en servirons.

BASILIMAZ

Mais pourtant, s'il résiste
A votre volonté ? S'il veut seul être roi ?

ERREMBAUT

Je saurai le briser.

BASILIMAZ

Cependant, prenez garde.
C'est qu'il n'est point de ceux, Prince, qui s'acagnardent
Dans un luxe honteux, entouré de crétins,
Pour ministre un jongleur, pour reine une catin.
Il est ambitieux, fort, brutal, intrépide,
Ne s'épuisera pas dans un repos stupide,
Tandis que vous prendrez à sa barbe l'Etat:
Lui-même, en ce moment, médite un attentat.
Il me l'a dit. Le prince aspire à la couronne.
Il saura l'usurper si l'on ne la lui donne.
Il ne peut se résoudre à ce que le roi fait :
Il aime le pouvoir mais non pas les sujets.
Sa sourde brigue, Prince, est peut-être de taille
A réserver pour soi les fruits de la bataille.

Il est sournois, avide, emporté : je le crains
Pour être, malgré tout, le fils du souverain.

ERREMBAUT

Je suis plus fort que lui : ma science est plus sûre.
Il a l'art d'être franc : moi l'art d'être parjure.
Il agit en plein jour et moi j'agis la nuit.
La défaite l'attend : la victoire me suit.
Par des sentiers étroits, au pouvoir, l'on accède;
A des coups calculés et nets l'obstacle cède.
Ils ne triomphent point ceux qui, de déguiser,
Ne possèdent point l'art savant et méprisé.
Pour qui montre trop tôt vers quels sommets il monte,
Le succès est chanceux, si la chute n'est prompte.
C'est procéder en sot que de se découvrir,
Fut-ce même à ceux-là qui sont pour vous servir.
Il faut savoir flatter leur bassesse naissante,
Sans leur montrer le jeu d'une raison puissante.
Ils doivent ignorer tous les détours que prend
Pour arriver au but le vouloir d'un tyran...
Quant à ton Orlando que je suis loin de craindre,
Qui ne sait que s'ouvrir alors qu'il faudrait feindre,
Le peuple l'aime-t-il !

BASILIMAZ

Le peuple aime son roi.

[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

ERREMBAUT

Il n'aime que celui qui le plie à sa loi.
Ce n'est pas le pouvoir, c'est le tyran qu'on aime.
Il nous faut recourir aux mesures extrêmes,
Basilimaz : il faut employer Orlando
S'il veut régner, tant pis ! Qu'il règne chez Pluto !

BASILIMAZ

J'y rêverai, Seigneur... Mais vous, qu'allez-vous faire?

ERREMBAUT

Oh ! J'y suis décidé... Chérit-il fort son père ?

BASILIMAZ

Qui ? Orlando ?

ERREMBAUT

Le prince ?

BASILIMAZ

Ah ! Je crois soupçonner !
Vous êtes digne d'être et digne de régner !
Je vous comprends, Seigneur, et, laissez-moi le dire,
Plus je vous étudie et plus je vous admire.
Il est bien roi celui qui force à l'envier,
Des ministres présents peut-être le premier !

ERREMBAUT

Je te laisse à loisir retourner le problème.
Cherche ce qui convient. Songe. Cette nuit même,

Il faut que tout soit clair, que tout soit résolu,
Ou bien à ma maison je ne t'attache plus.
Sonde le présomptif et, dans sa main princière,
Tâche... Mais tu m'entends. Je franchis la frontière
A l'instant. Je reviens ici secrètement.
Sous vos murs, cette nuit, je fais dresser mon camp.
Un millier de soudards, sans que le roi le sache,
Dans les rochers voisins, en m'attendant, se cachent.
Car j'avais tout prévu. Prévoir, c'est gouverner.
A vos portes aussi je veux les amener.
Tout se dispose donc... Quant à toi, sans qu'on tarde,
Il faut te préparer à ce qui te regarde,
Soudoyer tes bandits, payer tes assassins,
A ma trame, sans bruit, préparer les chemins,
Afin que, dès demain, je puisse être le maître,
Faire pendre le fils, livrer la ville aux reîtres,
Te laisser ton tripot de papiers officiels
A la fois renié par l'Enfer et le Ciel,
Tandis qu'en grand arroi je conduis à l'église
Afin de l'épouser, ma belle enfin soumise,
Pâle encore du deuil qu'on lui fera porter.
Adieu. J'entends du bruit. M'as-tu bien écouté ?

Il sort.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

SCÈNE IV

BASILIMAZ, *seul*

Trop bien, mon cher Seigneur, car ta langue imprudente
A laissé choir tantôt une preuve évidente
— Et bonne à retenir — des pensers que nourrit
A mon humble sujet ton orgueilleux esprit.
C'est là ta politique, ô sotte double face?
Ne crains rien, je te livre à ma haine vivace.
Je suis fait pour haïr et d'autres pour aimer.
Je récolte le mal que je leur fais semer.
De mes agissements je leur laisse la honte ;
Je conseille les leurs sans les prendre à mon compte.
J'en ai le bénéfice ; ils en ont les ennuis ;
La haine les escorte et le respect me suit.
Je vais à leur succès mais non pas à leur chute.
Sans y participer je vendange la lutte.
Ils tombent sous le faix de mes iniquités :
Je les laisse à leur sort quand j'en ai profité.
Machiavel le dit : c'est au premier ministre
D'égaler, s'il le faut, un monarque sinistre,
Prêt à désavouer les coups qu'il conseilla
Lorsque, de son tyran, le peuple est enfin las.
Aux rois que nous faisons, nous désirons survivre;
C'est notre étoile à nous qu'il nous faut toujours suivre.
La gloire est leur soleil, le nôtre les honneurs.

Nous les blâmons vaincus et les baisons vainqueurs.
Fi, fi donc, Errembaut ! Je te vends ce royaume,
Mon roi, ce bon vieillard et le meilleur des hommes :
Jadis il me tira de mon obscurité.
Je lui dois cent bienfaits, toujours immérités.
Il me donne un pouvoir qui subjugue et fascine :
Pour prix de tant de soins, je veux qu'on l'assassine ;
Il a fait ma puissance et, pour le lui prouver,
Je lui donne un bandit au lieu d'un conseiller.
Je conserve le poste où sa bonté m'élève,
M'inscrivant dans son cœur à la pointe d'un glaive :
N'est-ce donc pas assez ? Que te faut-il de plus ?
Me serais-je trompé lorsque je te connus?
Hélas ! les rois sont tels quand on les laisse croître !
Nous leur donnons un trône ; ils nous donnent un cloître :
C'est leur commune loi d'oublier jusqu'au nom
De qui dont les efforts ont bâti leur renom.
Sans y contribuer, ils triplent leur puissance.
Nous donnons notre vie. Ils donnent leur naissance,
Et c'est assez pour nous de mourir vilement,
Quand ils nous ont vidés de notre dernier sang.
Heureusement pour moi que mon expérience,
D'annuler tes projets trouvera la science.
Je suis blanchi, Seigneur, sous le harnais public :
Si tu restes serpent, je reste basilic.
Car nous autres petits que toujours sacrifie

Votre insensé mépris à ce qu'il édifie,
Nous possédons en plus sur vos niais dédains,
La haine qui nous ronge et qui toujours a faim.
Je te servirai donc, car ton heure est venue.
D'ailleurs, qu'attendre encor de la force perdue
D'un maître cacochyme, au peuple acoquiné?
Bien, bien : tu seras roi, mais moi je régnerai.
Allons tout préparer. Le moment est propice,
Convions Orlando à son propre supplice.
Il faut... Mais le roi vient. Il m'aperçoit, ô Dieu!
Il a vu qu'Errembaut... Son front est soucieux.
Allons, un peu de nerf! Il faut donner le change.
Nos projets, sans cela, pourraient sembler étranges.
Ne dissimulons rien. Payons d'audace enfin :
Il ne nous croira pas et nous régnons demain.

Il s'avance de quelques pas au devant du roi.

SCÈNE V

BASILIMAZ et LE ROI PAYLLIGHANN

BASILIMAZ

interrompant le roi, d'abord que celui-ci veut lui parler :

Ministre dévoué à votre maison, Sire,
Me taire en cet instant serait trahir l'Empire,

Vos intérêts, les miens et ceux de vos sujets,
Que vous avez toujours comblés de vos bienfaits;
Et votre Majesté m'excusera, sans doute,
De choisir le moment qui me met sur sa route,
Pour avoir avec elle un important débat
Au sujet du malheur qui menace l'Etat?

PAYLLIGHANN, *avec un geste d'ennui :*

Je m'y résigne : allez. Je vous suis tout oreilles.
Je veux qu'en l'occurence, on m'aide et me conseille.
Parlez, mais soyez bref, et, si c'est fort urgent,
Une décision sera prise à l'instant.

BASILIMAZ

Oui, chaque jour le bruit s'en répand davantage;
La cour, Sire, les grands, les pêcheurs du rivage,
Chacun en fait état : on en causait tout haut
Dans cette galerie où je passais tantôt.
On dit... Sire, est-ce vrai ?... que, de sa gloire lasse,
Votre Majesté songe à faire à d'autres place;
Qu'avide de repos, excédée à la fin
Du tapage qu'on fait autour de ses desseins,
Elle songe à céder pour toujours la couronne,
Non pas au présomptif, à qui nos lois la donnent,
Mais au peuple lui-même, espérant l'amener
A trouver son bonheur, étant mieux gouverné,

Par la mutation en une république
De ce gouvernement, jusqu'ici despotique.
Voilà ce que l'on dit. Est-il vrai ? Je ne sais.
Sire, à vous conseiller, je ne suis pas poussé,
Et je respecte trop vos droits autocratiques
Pour vouloir, moi, ministre, en faire la critique.
Du reste, quel que soit mon sort dans l'avenir,
Ce que je vous dis là n'est que pour vous servir.
Je prends acte du fait et par lui je commente
Ce que doit révéler mon zèle à votre attente.
Oui, s'il est temps encor, Sire, de tout sauver,
Contre un complot naissant il faut nous élever.
Errembaut que je quitte, à ses fureurs en proie,
Me dit qu'indignement d'ici on le renvoie ;
Que vous-même, oublieux de vos serments passés,
Vous dictez le refus qu'on vient de prononcer.
Ses imprécations font assez voir sa rage :
D'Achille furieux j'ai reconnu l'image.
Il part, non sans retour, Sire, je vous préviens,
Déterminé qu'il est à rompre net ses liens.
Au milieu de ses cris, j'ai cru discerner même
Qu'il nourrit des projets contre celle qu'il aime.
Il la veut, malgré vous, elle-même et nous tous
Voir, sous sa loi de fer, se traîner à genoux.
Il prend texte, dit-il, de ce qu'en Transvalie
On veuille impudemment à la démocratie

Céder un bien qu'il est de la tâche des rois
De faire respecter comme une juste loi.
En un mot il prétend envahir le royaume,
Saccageant vos cités et massacrant vos hommes,
Vous déposant enfin, pour asseoir votre fils
Sur un trône qu'il veut de sa main raffermi.
Puis, pour se couronner dans ses forfaits iniques,
Il vous enlèvera, Sire, une fille unique,
La portant à sa couche, ou de force ou de gré...
Hélas ! pour ce tyran, il n'est rien de sacré !

PAYLLIGHANN

C'est ce qu'il vous a dit ?

BASILIMAZ

A l'instant même, Sire !

PAYLLIGHANN

Quel roi redoute-t-on quand on sauve un Empire !
Eh bien ! Je suis content. Justement je venais
M'enquérir des pensers qu'Errembaut nourrissait.
Econduit par le roi, comme par la princesse,
Il voit briser les fils d'une trame traîtresse,
Et c'est cela qu'il veut ! Bien, brave, nous verrons.
Tu ne cercleras pas de mon bandeau ton front.
Tant que je resterai debout, que dans mes veines
Circulera ce sang que tu voues à ta haine

Et que je sentirai, dans mon cœur de vieillard,
L'horreur des conquérants et celle des bâtards,
Je te défierai d'abattre mon courage,
Te rendrai coup pour coup et courage pour rage.
J'avais bien deviné. Ce n'était pas l'amour
Qui t'amenait chez nous, et tu faisais la cour,
Non pas à mon enfant, mais bien à ma couronne.
La brigue est inutile. Au peuple je la donne.
Et ce n'est plus chez moi qu'il faudra la chercher,
Mais dans l'antre de tigre où je vais la cacher.
Viens, si tu l'oses donc, viens chez lui y prétendre.
Il a sa liberté, tâche de la lui prendre.
J'ai confié mon sceptre à sa griffe de fer,
Viens lui ravir la foudre et lui voler l'éclair.
Un peuple tout entier contre toi se soulève.
Le tranchant de ses faux vaut la pointe des glaives.
Pour mieux te résister, il est républicain.
Tu croiras voir des serfs: ce seront des romains.
On vient à bout d'un roi, non d'une république.
Un peuple libre meurt où le tyran abdique,
Car il défend ses biens et ceux de ses enfants.
Et préfère la mort au joug d'un conquérant.

BASILIMAZ

Rien, malheureusement, n'est réalisé, Sire.
Votre peuple sait-il que le prince conspire?

Sait-il qu'à son bonheur vous avez travaillé
Et que vous êtes prêt à l'y faire appeler ?
Sait-il qu'un seul moment peut perdre le royaume ?
Qu'il est à la merci de l'audace d'un homme ?
Qu'une distraction peut y suffire enfin ?
Qu'il est libre aujourd'hui ; peut-être serf demain ?
Et qu'un coup de tonnerre, en moins d'une seconde,
Anéantit un peuple et bouleverse un monde ?
Avant que vous trouviez le temps de décider,
Errembaut dans vos murs peut vous déposséder.
Rien ne transpire encor des projets que médite
Pour le bonheur du monde un roi qui le mérite.
Ils seront étouffés dans votre propre sang,
De la main d'un barbare orgueilleux, mais puissant.

PAYLLIGHANN

A temps je préviendrai l'entreprise funeste
Qu'ourdit contre mon peuple un fou qui me déteste,
Uni, pour perpétrer son révoltant forfait,
A mon indigne fils couvert de mes bienfaits.

BASILIMAZ

Le prince, Sire... vous...

PAYLLIGHANN

Je l'ai dit. Ce soir même,
Je vous en charge, il faut, Messire, qu'on l'amène

Devant moi. Car je veux savoir s'il m'aime encor.
Peut-être la rumeur l'accuse-t-elle à tort.
J'ai surpris le complot, Basilimaz, qu'on forme...
En êtes-vous ?

BASILIMAZ

Moi, Sire ? O question énorme !
Je vous suis dévoué depuis que je vous sers.
Vous m'avez fait ministre et je n'étais qu'un serf.

PAYLLIGHANN

Il est vrai, je suis roi... ou du moins j'ai su l'être.
Mais ce bruit qu'on répand c'est moi qui le fis naître,
Sachez-le; je prétends qu'en agissant ainsi
Je suis encor plus roi que tous mes ennemis.
Oui, je veux abdiquer mon titre et ma couronne !
Je ne veux plus d'un nom qui n'honore personne,
Lorsque ce beau dépôt par le sort confié
On n'a qu'un vain décor pour le justifier.
Tout sera fait demain.

BASILIMAZ

Que faut-il que l'on mande
A l'Empire voisin ?

PAYLLIGHANN

Que nos bons droits l'attendent,
Et que jamais les loups n'ont fait peur aux lions.

BASILIMAZ

Ne craignez-vous point, Sire, une rebellion ?

PAYLLIGHANN

Répondez de ma part au prince d'Icarie,
Qu'il défend les tyrans et nous notre Patrie ;
Qu'il a les rois pour lui, mais nous un droit sacré
Et que nous saurons vaincre ou sinon expirer.
Ses reîtres ont du ventre et nous avons de l'âme.
Dites-lui qu'amollis par la chère et les femmes,
Ils luttent pour de l'or, nous pour notre pays,
Et que nous restons purs, quand ils sont avilis.
Dites-lui que, payés par sa munificence,
Son argent les soutient et nous notre souffrance ;
Qu'ils ont de la bassesse et nous de la fierté ;
Qu'ils meurent pour les rois, nous pour la liberté.
Dites-lui qu'il se peut qu'aux suppôts qui l'escortent
Les femmes de nos ducs se livrent à nos portes,
Et qu'à ses lansquenets des princesses du sang
Viennent vendre leur corps pour racheter leur rang.
Dites-lui qu'il est vrai que, dans leur lit, ces braves
Peuvent toutes les nuits assouvir sans entraves
Leur haine des puissants sur la chair sans pudeur
De qui, pour les gagner, cherche le déshonneur ;
Et qu'avec ces beaux fruits de l'aristocratie,
Ils peuvent prolonger leur crapuleuse orgie,

Ecraser en jurant, lascifs, lubriques, nus,
Ces corps patriciens contre leur sein velu :
Cela ne souille point l'honneur de mon royaume,
Si, pour sauver leur tête, avilissant leurs hommes,
Ces femelles, sans honte, en robes de satin,
Vont se prostituer, ainsi que des catins,
Aux soudards avinés qui pilleront nos villes,
Egorgeront nos fils, violeront nos filles,
Tandis que, derrière eux, en croupe, elles iront,
Du sang jusqu'aux genoux, danser aux violons.
Dites-lui qu'il est vrai que les cours le soutiennent ;
Qu'à son secours déjà les diplomates viennent;
Que des princes, des ducs, des barons, des marquis
S'apprêtent à le suivre en un pays conquis.
Mais aussi, dites-lui que contre ses sicaires
Se lèveront dans peu dix siècles de misère,
Et qu'il verra comment trente-cinq millions
D'esclaves libérés chargent des bataillons.
Dites-lui que déjà leurs foules se soulèvent,
Que leurs masses de fer n'ont pas peur de ses glaives,
Que les murs des cités, les pierres des chemins
Marcheront, s'il le faut, contre ses spadassins ;
Que, s'il faut plus encor contre ses hordes viles,
Les vieillards s'uniront aux garçons et aux filles,
Revêtiront la cotte et, sous notre drapeau,
Trouveront la victoire ou sinon le tombeau ;

Et qu'il ignore encor, lui qu'adulent des lâches,
Combien à son pays l'homme libre s'attache,
De quel héros parfois se double un paysan,
Quand on veut lui ravir ce qu'a payé son sang;
De quel amour enfin un peuple libre adore
La liberté, ce bien que les tyrans abhorrent,
Qui le fait vaincre ou bien tout entier succomber,
S'il se voit trop petit pour pouvoir triompher.
La liberté grandit celui qui la possède.
Il combat jusqu'au bout. Un mercenaire cède.
Pour la défendre mieux, il sait offrir son cœur,
Et s'il reste vivant, c'est qu'il est le vainqueur.
S'il est défait, le sang qu'il a versé féconde
La graine Liberté dans les sillons du monde,
Il l'enterre avec lui, grosse d'une moisson,
Car il craint moins la mort que la sujétion.

RIDEAU

[illegible]

ACTE DEUXIÈME

Même salle. Le soir est tombé. Au ciel pâle quelques étoiles pointent. L'horizon est violet à ras de la mer perdue dans des vapeurs.

SCÈNE PREMIÈRE

PAYLLIGHANN et FLOURDELYS

PAYLLIGHANN

Au conseil de tantôt, seule tu t'es rendue?

FLOURDELYS

Vous m'avez appelée et je suis accourue.

PAYLLIGHANN

C'est ce qu'il fallait faire, et j'aurais désiré
Qu'en ta hâte Orlando ce soir sût t'imiter.
Il est vrai que toujours tu sus bien me comprendre
Sous les déguisements que le pouvoir doit prendre,
Afin qu'on obéisse, avant de les scruter,
Aux pressants mandements qu'il lui faut édicter.
Mais ton frère autrement en conçoit la puissance.
Pour s'y plier il croit avoir trop de naissance ;
Son bon plaisir chez lui toujours aura le pas
Sur le soin de veiller aux sûretés d'Etat.

L'orgueil lui interdit ce qu'il commande à d'autres,
Il se tient à l'écart, le peuple étant des nôtres,
Et c'est avec dédain qu'il pense se traîner
Où l'imminent péril sût nous faire voler.
Il va nonchalamment où ses égaux s'empressent.
Peut-être en ce moment est-il chez sa maîtresse ?
Les dangers que l'on court, le salut d'un pays
De chiffonner un nœud valent-ils donc l'ennui !
Tu le sauras bientôt, ô ma fille adorée :
Sous peu nous franchirons une passe ignorée.
L'Etat marche à sa perte ou bien à sa grandeur,
Et je vous conviais au soin de ses malheurs.
Un seul mot y suffit. Telle est la destinée.
Mais de cette parole, encore insoupçonnée,
Dépend tout le futur comme aussi le présent,
Si ma force chancelle à l'œuvre, moi vivant.
Sache-le ; si chez moi tous deux je vous convoque,
C'est pour vous aviser des raisons qu'on invoque
Dans le but d'envahir, peut-être dès demain,
Ce royaume puissant encore entre mes mains.

FLOURDELYS

Que survient-il de plus ? Quelle brigue nouvelle
Allume contre nous de fumeuses cervelles ?
Ne suffisait-il pas d'un prince dépité?
Ah ! Quels maux imprévus nous faut-il redouter !

Je dois le deviner. C'est Errembaut lui-même
Qui recourt par vengeance à des partis extrêmes.
Il n'en faut plus douter et j'étais sans raison
D'espérer qu'il eût craint sa lâche trahison.

PAYLLIGHANN

Ton instinct en éveil te sert mieux, jeune fille,
Qu'au Nestor des puissants son sagace génie.
On m'a tout révélé. Je ne soupçonnais pas
Qu'en briguant ton amour l'on briguât mes Etats.
Je saurai prévenir le coup qui se prépare.
Avant qu'on me le porte il faut que je le pare,
Pourvoie à la défense avant d'être attaqué,
Surprenant le complot pour le mieux démasquer.
Je ne veux point périr, s'il faut que je succombe,
Emportant avec moi mon pays dans la tombe,
Sans avoir vu du moins sous quelle main le sort
Me prive de l'Empire en me donnant la mort !

FLOURDELYS

Et je vous prévenais ! Hélas, j'étais loin, Sire,
D'imaginer qu'à l'heure où je vins le maudire,
Errembaut, furieux, se préparait déjà
A conclure les vœux auxquels il s'engagea !
Il faut tout redouter d'une brigue déçue.
La vengeance en est fruit. Mais à peine conçue,
Se peut-il qu'elle éclate, alors que, dans ses flancs,

De bien mûrir sa graine, elle n'eût pas le temps ?
Ah ! pardonnerez-vous à votre enfant, mon père,
D'être cause des maux qui fondent sur vos terres ?
Que d'ennuis je vous porte, ô vous de tous les rois
Le plus digne d'amour, le moins digne d'effroi !
Dieu ! La seule rigueur d'une amante inflexible
Va déchaîner sur nous des orages terribles.
Pour moi, pour mon honneur, des hommes combattront,
Qui, sans l'avoir subi, vengeront un affront !
Pour m'en défendre, hélas ! une mort trop cruelle
Peut-être les attend où mon soin les appelle.
Ce n'est pas leur pays, mais ma seule fierté
Qui sur mes ennemis les va tantôt jeter.
Au lieu de féconder les charniers de l'histoire,
Leur sang doit s'apprêter à couler pour ma gloire :
Trop injuste rançon d'une juste fierté
Qui prétend se garder d'un amour redouté.
O mon Dieu ! quelle part, lourde et de sang tachée,
A notre rang princier vous avez attachée,
Dans les maux de ce peuple à nos mépris voué
Depuis que sur sa croix les tyrans l'ont cloué !
Pour fournir les plaisirs d'un grand qui les escompte,
Il endure des maux dont nous portons la honte :
A notre bon vouloir nous savons le plier,
S'il ne veut pas mourir, il doit s'humilier.
Mais, pour porter le sceptre, un roi n'est-il plus homme;

Le soin de notre honneur ou de ce que nous sommes,
La vertu d'une fille ou la gloire d'un fils,
Valent-ils, à leur joug, un grand peuple asservi ?

PAYLLIGHANN

O nobles sentiments, bien doux à ma vieillesse !
Dans un si jeune cœur déjà tant de sagesse !
O ma fille, ô mon bien, toi les plus chers lauriers
Qu'à mes actes futurs je désire garder !
Ah ! viens, viens dans mes bras y goûter en silence
De cette heure d'amour la douce récompense,
Et chercher sur mon sein, inondé de mes pleurs,
Le doux embrassement que te doit mon bonheur !
O ma fille, chacun se plaint de quelque épine
En ce monde ! Souffrir est une loi divine !
Le tout est de souffrir, purement, noblement,
Par égoïsme, non, mais par dévouement.
Mon trésor, mon amour, ma Flourdelys, écoute :
Cette fois le bonheur nous attend sur la route.
Cette nuit, et demain, l'aube que nous verrons,
C'est des milliers de serfs qu'elles délivreront.
Chère âme, le sais-tu ? C'est de graves minutes
Qui, dans le cours du temps précipitent leur chute.
Autour de nous, déjà, le soir s'est recueilli
En attendant une heure où s'ouvriront des lys.
Oui, tout est calme, austère ; et les brillants phalènes,

Sans pouvoir l'alourdir, voltigent sur l'haleine
Tiède de cette brise, où quelque doux parfum
Embaume la poussière éparse de l'embrun.
Comme le ciel est pur ! Comme la nuit est belle!
Mon Dieu, toutes les voix de l'univers appellent
A la divine extase, où l'être ému se fond,
Ceux qui doivent mourir de quelque mal profond !
Vois : en nous inondant, les clartés planétaires
Nous confondent tous deux au sidéral mystère.
Entends-tu dans la nuit le rossignol chanter ?
Oh ! ces hymnes d'amour que Dieu sut lui dicter
C'est pour nous enivrer que, dans l'ombre perdues,
Elles montent vers nous en strophes éperdues!
Comme je suis heureux et comme je bénis
Cet instant d'harmonie où nous sommes unis.
Cette heure, autant que triste, est splendide et sereine,
Car, si c'est notre fin qu'avec elle elle entraîne,
Elle nous donne aussi la noble occasion
De tenter un effort vers la rédemption.
A ce titre, elle est douce et même solennelle.
Pour moi, qui suis bien près de la nuit éternelle,
Qui suis vieux, sage, instruit par des ans de soucis,
Bien loin de la haïr, enfant, je lui souris.
Quand l'aveugle destin parmi les maux sans nombre
Qui suivent le bonheur comme suit le jour l'ombre,
Nous offre le moyen, même dissimulé,

D'éluder le malheur, sinon de l'annuler,
Il faut louer les dieux qui fanent l'espérance,
De nous permettre encor de dompter ses souffrances
Par le renoncement ou bien par la vertu,
Pour qu'il ne chante point où le bonheur s'est tu.
C'est la première fois, depuis que je respire,
Que sur moi-même enfin j'établis mon empire ;
Que j'ose regarder, non sans quelque fierté,
Dans mon cœur autrefois par l'orgueil habité.
Je suis donc vraiment roi, bien qu'allant ne plus l'être.
Je suis digne du faîte où le sort sût me mettre,
Et moi qui redoutais de penser et d'agir
J'ose entrer dans mon cœur sans devoir en rougir !

FLOURDELYS

Arrachons-nous, mon père, à cette douce étreinte.
Pour pouvoir en jouir, mon âme a trop de craintes.
Qu'avez-vous résolu pour déjouer le sort?
Quels remparts vont briser ses criminels efforts?

PAYLLIGHANN

Ma royauté demain se change en république.
Au profit de mon peuple, ô ma fille, j'abdique.
Je résigne en ses mains mon pouvoir et mes droits !
Je ne serai qu'un homme et serai plus qu'un roi.

FLOURDELYS

Mon père, à ce dessein, sans arrière-pensée,
Je souscris pour ma part ?

PAYLLIGHANN

Même déshéritée?

FLOURDELYS

Le bien seul du royaume a su vous inspirer.
En lui rendant son dû, nous pouvez-vous frustrer ?
Ce que nous possédons, d'essence il en est maître.
Les fruits de ses travaux il faut les lui remettre.
La restitution amplement s'imposait...

PAYLLIGHANN, *l'étreignant*

O mon amour, mon âme, ô toi dont je doutais !

FLOURDELYS

En les lui retournant, vous ne faites, mon père,
Qu'accomplir le premier un devoir nécessaire.
Et si j'ai des regrets, c'est de ne le point voir
Imité par tous ceux qui tiennent le pouvoir.

PAYLLIGHANN

Mon exemple par eux sera suivi, ma fille,
Ou de force ou de gré, quand les peuples tranquilles
Sur leurs trônes déchus poseront les talons.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Oui, je suis plus qu'un roi puisque je me sens homme.
Quand on veut travailler au salut d'un royaume
Il faut entre les mains des devoirs qui naîtront
Résigner le bandeau qui cercle notre front.
Dans chaque cœur bruit une source de vie.
De simples lois par nous veulent être suivies,
Si nous voulons atteindre à ce bonheur parfait
Pour lequel nul de nous, jadis, ne semblait fait.
Si nous écoutons bien la voix de l'onde vive,
Nous saurons sans erreur comment il faut qu'on vive,
Seuls rois de l'Univers, car nous aurons perçu
Qu'un meilleur devenir ne naît que des vertus.
Notre âme est un jardin qu'il faut que l'on cultive,
Pour qu'un âge de lys et de roses arrive ;
Pour que la Bonté soit, sans partage et toujours,
Dans l'exaltation de l'immortel amour.
Elevons nos regards vers la splendeur sacrée
Que découvre à nos yeux une voûte éthérée.
Les cieux sont le calice aux philtres tout-puissants,
Où nous devons puiser l'Idéal renaissant.
De leur sublime hauteur l'enivrante lumière
Tombe en fleuves ardents d'éblouissantes pierres;
A son torrent tendons nos coupes de cristal
Et laissons sur nos fronts couler son flot lustral :
C'est l'hydromel d'amour, de vie et de sagesse;
Dieu nous l'a réservé pour guérir nos détresses,

Et notre âme apaisée et pure alors ira
Se confondre sans peur au troublant Nirvâna!

Ils s'embrassent longuement.

SCÈNE II

LES MÊMES, ORLANDO, BASILIMAZ

ORLANDO

Vous désirez me voir, mon père? Me voici.

PAYLLIGHANN

Vous saurez la raison qui vous appelle ici.
Elle est grave, mon fils; elle est impérieuse.
Apprêtez à l'entendre une âme sérieuse.
Basilimaz, sortez. Qu'on ne nous trouble point:
Les entretiens royaux se passent de témoins.

Sort Basilimaz.

ORLANDO

Sire, vous êtes dur pour un premier ministre!

PAYLLIGHANN

Depuis peu je connais ce visage sinistre.
Flourdelys, laisse-nous; enfant, éloigne-toi:
Avec ma fille, père, avec lui je suis roi.

Sort Flourdelys.

Oui, je vais accomplir un devoir nécessaire.
Maître, jusqu'à ce jour, de mes états prospères,
La coutume voulait que l'on vous fit mander
Avec tout l'appareil par les lois demandé,
Au pied même du trône, où je domine encore,
Avec l'autorité que le coupable abhorre,
Quand à l'honneur d'un fils on ne se peut fier,
Pour prévenir le crime ou pour le châtier...

ORLANDO, *d'une voix étouffée :*

Je vois où vous voulez...

PAYLLIGHANN

Sans m'interrompre, prince,
Veuillez prêter l'oreille... il le faut... Vos dents grincent?
Tant pis !... Je poursuivrai... Ne dissimulez point :
Je vais vous dire, moi : vous êtes sur le point
De déposer le père, ayant désir du trône.
Vous voulez à tout prix usurper la couronne,
Et mon digne ministre, avide de pouvoir,
Pour grandir avec vous, vous prête son savoir.
Je n'ignore plus rien. Veuillez donc en rabattre.
Comme Errembaut prétend dès demain nous combattre
Votre trahison, prince, en un pareil moment,
De lèse-majesté double le châtiment...
Qu'avez-vous à répondre au roi qui vous accuse?

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ORLANDO

Rien !...

PAYLLIGHANN

Je comprends : l'orgueil peut-être s'y refuse?...
Le jour que tu me dois je pourrais te l'ôter.
Je t'offre le moyen de me le racheter,
Car je suis sur le point d'accomplir une chose
Qui change les effets en transformant les causes,
Et qui, dans le vieillard que ton cœur n'aime plus,
Fait naître un autre roi comme d'autres vertus.
Tu peux donc t'applaudir de ne point reconnaître
Celui qui de l'Etat va cesser d'être maître.
Tu te louerais moins si je l'étais encor :
Tu cherchais la couronne et trouverais la mort.
Ton père est devant toi, puisqu'à cette minute
Sa magnanimité te sauve de ta chute ;
Puisque mes cheveux blancs ne sont plus retenus
Par ce bandeau royal que tu ne verras plus.
C'est un sage, ce soir, qui vers toi se députe :
Il vient s'offrir aux coups que la rumeur t'impute.
Ce sage est un vieillard que tu dois écouter
Si ton orgueil princier ne peut me supporter.
Je sais quels ennemis rencontre en ce royaume
L'entreprise naissante où je fais pour les hommes,
En un jour de raison, ce qu'en plus de mille ans
Pour le peuple opprimé n'ont fait tous les tyrans...

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Mais pourrais-je achever, mon fils, au moment même
Où tu veux déchirer le cœur d'un roi qui t'aime ;
Où, contre tant de maux, contre tant de douleurs,
Il semble qu'on n'ait plus que d'inutiles pleurs ?
Hélas ! J'étais bien loin d'imaginer, Dieu juste,
Qu'un jour tu me ferais, comme autrefois Auguste,
Mander en mon palais l'inattendu Cinna
Que dans mon propre fils le Destin me donna !
Ah ! Ne te défends point de ce que nul n'ignore :
Pour te le dire enfin plus nettement encore,
Ce trône qui vacille et dans l'ombre s'abat,
Tu veux le ressaisir par un assassinat !
Et quel assassinat ! Un parricide ! Un crime
Qui livre pour toujours au dernier des abîmes
Et que les animaux, dans leur délire ardent,
Ne commettent jamais sur leurs propres parents !
O mon fils, cher espoir d'une aveugle tendresse,
Est-ce donc là le prix de toutes mes caresses ?
Si de son lait jadis ta mère t'a nourri
Mon sang, dans tes vaisseaux, s'est-il déjà tari ?
Hélas ! Pour tant de soins, pour prix de tant de larmes,
Toi, que mes cheveux blancs ni mes ans ne désarment,
Tu veux percer du fer la chair qui t'a créé,
Et, consommant enfin ton projet exécré,
Sans pitié, sans pudeur, pour un sceptre fragile,
Lent à servir le bien, mais pour le crime agile,

[illegible]

Reniant pour régner le plus sacré des droits,
Tu veux perdre ton père en immolant ton roi !
En découvrant ta trame, Orlando, je l'arrête.
A la punir, pourtant, si ma main n'est point prête,
Pour te la pardonner il faut plus qu'un serment
Quand ta vie est trop peu pour ton amendement.
A l'aube qui viendra, tu m'entends bien, j'abdique
Et de ma royauté fais une république.
Ce projet que depuis trente ans je porte en moi,
Je l'accomplis demain en résignant le roi.
Pour que le peuple embrasse avec fureur la guerre
Qu'Errembaut nous déclare, n'est-il pas nécessaire
Que d'un coup je m'efface et donne au peuple enfin,
Qui seul le tient de fait, le royal droit divin ?
Or, j'exige de toi, dont l'ambition folle
Ne sut point adoucir mes présentes paroles,
Et qu'il faut commander pour se voir obéi,
Qu'à l'instant à mes vœux tu souscrives ici.
Orlando, qu'en dis-tu ?

ORLANDO

avec dégagement :

Ce que j'en pense, Sire?
Mon Dieu, c'est qu'il est temps pour vous de vous dédire.
De quel œil croyez-vous que je puisse vous voir
Détruire sans raison mon légitime espoir?

[illegible]

PAYLLIGHANN

Tu reconnais ton crime et sans rougir t'en vantes?
O Dieu, tant de noirceur dans mon fils m'épouvante!
Est-ce lui que je vois ? Est-ce lui qu'a nourri
Le plus doux des espoirs qui m'ait jamais souri ?
Est-ce lui que j'aimais et lui que j'aime encore !
Et m'en puis-je flatter quand il me déshonore ?
Peux-tu contre ton père ourdir un tel complot?

ORLANDO

Non ! Le roi seul m'occupe et le père est de trop.

PAYLLIGHANN

Crains que le roi n'ordonne au père de se taire !

ORLANDO

Je le retrouverais où je perdrais un père.
Qu'importe si le soin de l'Etat seulement
Vous fait à ses soucis immoler vos enfants !
S'il faut périr pour lui ma mort sera féconde,
Puisqu'elle assurera à mes suivants le monde,
Grâce au sang que pour eux alors je verserai
Dans le but de pouvoir le leur mieux conserver.

PAYLLIGHANN

Orgueilleux, tu prétends te convaincre et t'abuses.
Ce monde que tu veux de qui te le refuse,
Dieu l'a-t-il donc créé pour n'être qu'asservi

[illegible]

[illegible]

[illegible]

A la postérité du premier qui le prit?
Lorsqu'à l'aube des temps, sa volonté puissante
Etreignit le Néant entre ses mains géantes
Pour en faire surgir, en des convulsions,
La première planète et son premier rayon;
Lorsque, sortant enfin de la nuit éternelle
Où les cieux, jusqu'alors, n'avaient point vu les ailes,
Tout à coup, ses deux poings, énormes, vierges, clairs,
Lançant d'un même coup le tonnerre et l'éclair,
Déchirèrent le noir comme on déchire un voile
Pour laisser à travers resplendir les étoiles,
Crois-tu donc, insensé, que ce fût pour qu'un jour
Vous disputant la terre, os pour vos becs d'autours,
Vous vous l'accommodiez, telle une juste proie,
Laissant les pleurs au pauvre, au riche seul la joie,
Et, vous la partageant en égales portions,
Depuis le méridien jusqu'au septentrion,
Vous disiez : *ego sum*, parce qu'aux temps antiques
Quelque voleur l'a dit qui fut trop prolifique!

ORLANDO

Je ne remonte point aux origines, moi!
Né pour le devenir, il faut que je sois roi.
Si vous ne voulez plus de votre sceptre, Sire,
Cédez à votre fils la couronne et l'Empire :
Ils me sont dus tous deux.

PAYLLIGHANN

Ils sont à mes sujets.

ORLANDO

Vous érigez en fait ce qui n'est qu'un projet.
De quel droit pour un peuple êtes-vous sacrilège ?

PAYLLIGHANN

Du droit de la justice et non des privilèges.

ORLANDO

Tous les rois contre vous sauront bien se liguer.

PAYLLIGHANN

Je les attends pour vaincre ou sinon succomber.

ORLANDO

Leur coalition saura bien vous abattre.
Vous attentez à Dieu. Craignez de le combattre.

PAYLLIGHANN

J'attenterais sinon à tout le genre humain.

ORLANDO

Dieu, pour le gouverner, vous mit le sceptre en main.

PAYLLIGHANN

Pour faire son bonheur il est vrai qu'il le donne.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ORLANDO

Le bonheur de l'Etat provient de la couronne.

PAYLLIGHANN

Si jamais un seul roi depuis que l'univers
Etoile de rayons les gouffres de l'Ether,
A fait de son pays le bonheur ou l'envie
Sans regrets j'abandonne entre tes mains ma vie.

ORLANDO

N'est-ce donc plus un fait que le Destin, toujours,
Nous donne en même temps la couronne et le jour?

PAYLLIGHANN

C'est contre ce Destin, prince, que je réclame.
Ceux qui, par leurs talents ou par leur grandeur d'âme
Se fraient un chemin à l'immortalité,
De régner sur leur temps peuvent seuls se vanter.

ORLANDO

Je ne vois plus un roi où je vois un apôtre.

PAYLLIGHANN

Je suis de tous les temps, si vous êtes du vôtre.
Les seuls rois dignes d'être et dignes de régner,
Sont ceux qui par leur cœur prétendent gouverner.
Leur grandeur vient de lui, mais non pas de leurs titres.

ORLANDO

Je ne poursuivrai pas plus longtemps ce chapitre.
L'avenir vous inspire et moi les temps passés.

PAYLLIGHANN

La vérité m'exalte et vous les préjugés.

ORLANDO

Ces préjugés sont bons. Des siècles les consacrent.
Deux mille ans révolus viennent à notre sacre.

PAYLLIGHANN

Tu te rebelles donc et prétends être roi?

ORLANDO

Pour vous je me refuse à résigner mes droits.

PAYLLIGHANN

Et le peuple?

ORLANDO

Le peuple ? Il obéit. Mon père,
C'est dans l'ordre cela qu'il ne peut que se taire.

PAYLLIGHANN

Le peuple n'est donc rien ?

ORLANDO

Il est pour nous servir.

PAYLLIGHANN

De sa sueur de sang vous gavez vos plaisirs !

ORLANDO

S'il travaille pour nous, nous le payons en gloire.

PAYLLIGHANN

La chair de ses enfants a nourri votre histoire.

ORLANDO

Pour vous, n'être plus roi, c'est vouloir n'être plus.

PAYLLIGHANN

Un roi l'est-il par brigue ou bien par ses vertus ?

ORLANDO

Vous êtes maître encor, mais demain je dois l'être.

PAYLLIGHANN

Prince, nous verrons bien lequel doit le paraître.
Contre ma volonté vous viendrez vous briser.
Pour vous je suis le roi ; j'entends vous le montrer.
Indigne fils, sortez et, loin de ma présence,
Méditez que ma force est l'œuvre du silence.
Ce que, depuis trente ans, en moi j'ai résolu,
Ne peut s'évanouir pour un lâche refus.
Je fais ce que je veux lorsque l'on me menace,
Et j'ai des mains de roi qui brisent et qui cassent :

Quoique vieux, je suis fort contre mes ennemis
Et, quand je le prétends, tout doit m'être soumis.

Sort Orlando.

SCÈNE III

PAYLLIGHANN, *seul*

Il me trahit déjà. Va donc, lâche ! Conspire !
J'ai vu ton âme à nu sous ton hideux sourire.
Tu t'insurges ce soir et demain tu me vends
Pour conserver tes droits au premier conquérant !
Déjà même tu veux... O mes sujets, mes frères,
Pourquoi tant de bassesse avec tant de misère ?
Pourquoi faut-il qu'à l'heure où je vous rends heureux,
Je sente dans mon cœur entrer un doute affreux ?
Hélas ! Toujours pour vous des sages se dévouent
Et, pour votre bonheur, expirent sous la roue;
Pour vous, depuis l'instant où ceci fut créé,
Dans les champs inconnus les penseurs ont erré.
Ils ont usé leurs nuits à déchiffrer le monde ;
Pour vous ils ont connu les angoisses profondes ;
Sous la main du Destin, marché, vides, lassés,
Jusqu'au néant sans fond qu'ils voulaient terrasser.
Ils vous ont tout donné : leurs amours, leur sang même;
Pour vous qui les railliez, épuisés, mornes, blêmes,
Ils se sont avancés, pensifs et soucieux,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Sous cette éternité formidable des cieux.
Et quand, avec des cris de joie et de victoire,
Ils vous ont découvert leurs efforts méritoires;
Quand ils vous ont montré, tristes mais triomphants,
Un peu plus de Lumière au sein du Firmament ;
Et vous ont rapporté, dans leurs deux mains saignantes,
De ces cimes d'azur que leur volonté hante,
En y laissant toujours des morceaux de leur chair,
L'éblouissant rayon qu'ils ont pris à l'Ether,
Comme un enfant cherchant dans les trous des bestioles
A ses frères sournois tend une luciole;
Quand ils vous ont donné leur âme, vous, bourreaux,
Vous les brûlez tout vifs sur leur œuvre en monceau.
Mais peut-être ai-je tort pour un ministre, en somme,
Pour un indigne fils de ne plus croire aux hommes :
Toujours l'illusion doit dorer un labeur
Qui pour but adorable, a le commun bonheur.
Espérons. Soyons grands, soyons purs, soyons justes:
Travaillons pour nous seul et non pour notre buste,
Avec le stimulant et l'unique désir
De féconder un jour le lointain avenir.
C'est un espoir trop doux pour notre sacrifice
Que de voir applaudir à son noble édifice,
Poursuivons jusqu'au bout et ne ménageons rien :
Pour son unique amour il faut faire le bien.
En dépit de nous-même et de notre puissance

Donnons tout au mérite et rien à la naissance.
Sachons nous immoler à ce pur Idéal
Et finir dignement notre pouvoir royal.
Allons, sans plus tarder, au bonheur de nos frères
Consacrer les travaux qu'exige leur misère,
Malgré notre pouvoir, malgré nos intérêts.
Comme le pélican au sacrifice prêt,
Il est bien grand le roi qui toujours subordonne
Au bien de ses sujets celui de sa couronne,
Et qui sait oublier qu'il a des descendants,
Lorsqu'autour des palais la faim rôde, en grondant.
Le roi qui, par amour, des autres rois s'isole,
C'est sa propre vertu qui seule le console,
Et c'est assez pour lui, lorsque son dur labeur
A pu de ses pareils réparer les erreurs !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le rideau s'entr'ouvrant découvre un vestibule blanc dans le palais du Roi. Au fond, une pergola où s'enchevêtrent le chèvre-feuille odoriférant, les gloires de Dijon et la vigne vierge et donnant sur la mer. On voit un ciel orageux entre les colonnades de marbre. Nuit chaude et lourde de Juin. Large perron descendant à la grève. Le long de ce perron, au delà de la pergola, court une large balustrade de bois sculpté. Massifs de lauriers roses, buis taillés, etc. Les flots, en expirant, lèchent les dernières marches du perron. On aperçoit à droite, dans l'éloignement, la voile de toile bise et la tente de velours bleu de la barque royale. A gauche, appartements d'Orlando. A droite, appartements du Roi. Dans le vaste silence, on entend s'élever au loin,

ACTE TROISIÈME

doux comme un prélude et lugubres comme un thrène, des accords espacés de harpes et de luths accompagnant, sur quelque navire au large, un chant mélancolique de matelots à la manœuvre. Murmure paisible de la mer. Les conjurés, portant des épées nues sous le bras, sortent au nombre d'une trentaine des appartements de l'héritier présomptif. A leur tête, l'épée à la main et la dague au flanc, Orlando qu'accompagne Basilimaz.

SCÈNE PREMIÈRE

ORLANDO, BASILIMAZ, LES CONJURÉS

ORLANDO

Amis, tout dort : les rois, les peuples et la terre.
La Nuit à nos projets réserve son mystère,
Et la lune elle-même, avec nous complotant,
Se fait notre complice et se voile à l'instant.

BASILIMAZ

Soyons prudents, seigneur; conspirons en silence.
A trop précipiter dans notre impatience,
Le roi peut s'éveiller, le peuple également,
Et nous sommes perdus s'ils soufflent un moment.

ORLANDO

La populace dort sur nos vagues promesses.
Nous avons trop flatté sa native bassesse,
Pour craindre un tel retour de notre juste espoir.
L'aveugle verra clair quand il sera trop tard.

Sa chaîne est déjà prête et nous sommes les maîtres.
Au hasard, toutefois, il ne faut rien remettre,
N'escomptons rien trop tôt, et de ce pas il faut
Que l'un de vous se rende au devant d'Errembaut.

BASILIMAZ

Votre cousin, Seigneur, secrètement arrive
Cette nuit même ici. J'attends une missive.
Peut-être en ce moment, avec tous ses soldats,
Campe-t-il sous nos murs, prêt à sauver l'Etat.
J'y cours exécuter un ordre qui m'agrée.

Basilimaz sort à gauche.

ORLANDO, *à part*

Parce qu'il rétablit ta fortune passée.

(à quelques conjurés :)

Vous, messires, allez lever dans les bas-fonds
Tout ce que la cité compte de vagabonds :
Assurez-leur l'espoir d'un pillage incroyable.
Nous ferons pendre après ce tas de misérables.
Quand il aura servi, nous le rejetterons.
A l'égout dont il sort, plus tard nous le rendrons.
En attendant qu'il serve, aveuglément encore,
Le pouvoir commençant qu'il aide et qu'il ignore.
Armez-les promptement. Répandez-les partout,
Sur un signe de main prêts à égorger tout.

Une dizaine de conjurés sortent à gauche. Aux autres :

Nous n'avons rien à craindre et le Destin nous mène.
Livrons-nous sans contrainte au flot qui nous entraîne.
Qu'on me laisse isolé. Vous, cependant, gardez
Que dans ce grand projet je ne sois entravé.
Aux portes du palais, postés en sentinelles,
A les défendre, amis, démontrez votre zèle,
Si vous voulez me voir, roi par votre action,
Vous tendre au bout du sceptre un tortil de baron.
Provoquez à propos, dans peu, quelque tumulte.
Mon père inanimé, pleins encore de son culte,
Des gens déguenillés viendront le réclamer :
Excitez nos bandits à les bien assommer.
Pour moi, sortant d'ici par une porte basse,
J'irai trouver tantôt l'hommage des impasses,
Et paraîtrai vêtu des ornements royaux
Devant les lansquenets de mon frère Errembaut.
Qu'on crie fort et jette alors force monnaie
Du haut de mes balcons à la foule avinée :
Il importe d'abord de se faire adorer
Par ce qu'on répudie ensuite et fait rouer.

Sortent à gauche les autres conjurés.

Una donna di cinquant'anni cantava a
gambe fuori della porta:

Proprietà letteraria riservata per tutti i paesi compresi gli Stati Uniti d'America

SCÈNE II

ORLANDO, *seul*

Maintenant il faut vaincre ou périr à la tâche.
Je souille, pour régner, un nom encor sans tache.
Attentifs à ma voix, mes nouveaux serviteurs
Volent exécuter l'ordre du dictateur.
Je connais du pouvoir la pénétrante ivresse.
En foule, auprès de moi, la canaille s'empresse,
Baisant déjà les mains qui sauront la dompter
Et lui rendront pesant le joug qu'il faut porter.
Je ne me berce point d'une illusion vaine :
Sa tendresse bientôt se changera en haine ;
Nous oublions moins bien qu'elle ne sait trahir.
Elle est à qui l'adule et qui sait la servir.
Il est heureux pour moi, qu'instruit par ma science,
Du cœur humain enfin j'ai pleine conscience.
Je les connais bien mieux qu'ils ne me connaîtront,
Quand ils m'auront posé le bandeau sur le front.
Je sais la lâcheté du troupeau qui m'escorte.
Depuis plus de six mois à mes vœux je l'exhorte.
Ce n'est pas moi qu'il sert, mais ce que son dessein
Entrevoit pour lui-même au fond de mon destin.
En suivant ma fortune il ne suit que la sienne.
Quand il l'aura conquise et moi perdu la mienne,
Du faîte où tant d'efforts auront su me porter,

Il me fera descendre afin d'y mieux rester.
Pour assurer le bien qu'en trahissant il trouve,
Il trahit à nouveau jusqu'à ce qu'il l'éprouve.
L'idole qu'il se taille est pour consolider
Ce que son culte pût lui faire posséder.
Tout pour régner en moi par bonheur est propice;
Je les méprise trop pour craindre leur caprice.
Je leur ferai baiser ma pourpre en sanglotant,
Et venir à genoux rendre grâce au tyran.
Les hommes sont à qui possède à fond leurs vices,
Et, sans montrer les siens, des leurs se rend complice.
Je veux dans son lit même assassiner mon roi:
A le tenter d'un coup j'en aurai moins d'effroi.
J'en ai pris le parti. Que dois-je encore attendre?
C'est un faible vieillard inapte à se défendre
Et je l'étoufferai dans l'étau de mes bras.
Il faut que je le tue ou bien ne règne pas.
O sombre ambition! Crime pourtant atroce!
Etre homme et parfois moins qu'une bête féroce!
Mais le dilemme existe. Une couronne ou rien.
Que ne ferait-on point au prix de pareil bien?
Aurai-je donc pitié? J'hésite et m'interroge.
A ma soif de régner un instant je déroge.
Qu'est-ce donc qui m'occupe et qui me fait trembler?
Pour qui tant de sueur doit-elle ruisseler?
Je suis vivant pourtant... Se peut-il que j'en doute?

Qui me parle? Grand Dieu! C'est mon sang que j'écoute.
Tremblerais-je de voir un père qui défend
Son vieux cœur déchiré des coups de son enfant?
Hâ! Soyons forts, ô Dieu... Vieillard, tu me repousses...
Je recule, chancelle... Enfer! L'acier s'émousse
Contre ce cœur d'airain qui me tint contre lui...
Je dois m'en souvenir et l'oublie aujourd'hui.
Mais si mon crime est grand, ce qu'il conquiert l'efface.
La pourpre qu'il m'acquiert vaut celle de ma face...
Allons... précipitons... Cieux! mon trouble naissant
Craint pourtant de répandre un vénérable sang...
Est-ce le sang d'un père ou le mien... Dieu! Peut-être...
Non! Non! Je suis vivant, je règne, je suis maître,
Le monde m'appartient et mon peuple, tantôt,
Couvrant mes vains remords du bruit de ses bravos,
Viendra sur mes genoux, adorateur vulgaire,
Lécher, en les baisant, le noble sang d'un père!
Dans ses larmes mes mains laveront leur forfait:
Je lui laisse ma boue et lui prend ses bienfaits.
Criminel jusqu'ici, soyons le plus encore...

UN CONJURÉ

apparaissant à gauche, inquiet

Sire, il faut vous hâter: voici naître l'aurore.

Il disparaît. L'aube pointe à l'horizon. Le ciel et la mer blanchissent,

lentement. Orage au-dessus du palais.

ORLANDO

Sire, tel est le nom sous quoi mes conjurés
Adoreront demain un forfait exécré.
Il faut le perpétrer... Doublement parricide,
Régnons à la faveur de notre régicide.
Déchirons de nos mains l'être par nous chéri
Quand pour l'assassiner nous étions trop petit.
La réussite assure à nos efforts la gloire.
Mais échouer au but, c'est perdre sa mémoire.
Allons ! L'enjeu vaut bien les jours d'un père aigri,
Qui les eût conservés s'il m'avait mieux compris.
Et toi, Dieu, qui conserves à ces mots le silence,
Toi qui n'écoutes plus la voix de l'innocence,
Insensible toujours aux vertus qu'on te tend,
Absent pour les servir, pour les perdre présent,
Accordes à mes desseins le secours magnanime
D'une intercession qui protège le crime !...

Il pousse un éclat de rire étouffé et pénètre, en courant, dans les appartements royaux. Le théâtre reste vide. Uue nuée d'orage crève au loin. Tonnerre et éclairs. Au bout de quelques moments d'un silence

[illegible]

[illegible]

[illegible]

oppressant, on entend le tumulte assourdi d'une lutte, des cris étranglés, des froissements d'armes, etc., etc.

SCÈNE III

LE ROI et ORLANDO DANS LES APPARTEMENTS ROYAUX

VOIX DU ROI

Qui va là ?...

VOIX D'ORLANDO

Moi...

VOIX DU ROI

Qui, toi ?

VOIX D'ORLANDO

Moi, Roi... Le Justicier !

LE ROI

On l'entend qui saute à bas de sa couche, saisit son épée et entame la lutte.

Je vois le fer briller. Ce n'est qu'un meurtrier...

VOIX D'ORLANDO

C'est un vengeur qui vient reprendre la couronne
Dans le sang de qui l'eût, mais bassement la donne.

VOIX DU ROI

Lâche !... Qui donc es-tu ?... Que je te voie, au moins...
Jette ton masque...

VOIX D'ORLANDO

Non ! Tu n'en as nul besoin.
Puisque tu dois mourir, il faut que tu m'ignores.

VOIX DU ROI

Cette voix ? C'est mon fils !...

ORLANDO

Il porte des bottes au roi.

Tiens ! Tiens !

VOIX DU ROI

Non, pas encore...
Mon fils...oh ! Monstrueux...Mon fils lui-même vient...

VOIX D'ORLANDO

Ah ! Tu m'as deviné...

VOIX DU ROI

Je te connais trop bien !

VOIX D'ORLANDO

Puisque tu me connais, emporte dans la tombe
Le secret de la main sous laquelle tu tombes.

VOIX DU ROI

Traître, que prétends-tu ?

VOIX D'ORLANDO

Mourir ou bien régner !

VOIX DU ROI

O César ! C'est mon fils qui vient m'assassiner !

VOIX D'ORLANDO

Je ne suis plus ton fils !...

VOIX DU ROI

Je le vois à t'apprendre !...

VOIX D'ORLANDO

Tiens !...

VOIX DU ROI

Ha ! Je suis éborgné !...

VOIX D'ORLANDO

Je sais bien où te prendre !

VOIX DU ROI

Monstre, pare ceci...

VOIX D'ORLANDO

Je suis touché...

VOIX DU ROI

Tu crois ?...
Félon, tu périras de la main de ton roi !
Va porter chez Pluton ton âme d'homicide :
Je te préfère mort que traître et parricide !

VOIX D'ORLANDO

Dieu ! Dieu ! Mon sang s'échappe en bouillons furieux
D'une blessure horrible... Ho ! Tiens !

VOIX DU ROI, *terrible*

Je n'ai plus d'yeux !
Je suis aveugle, aveugle... Il triomphe, le lâche...
A ton tour !...

VOIX D'ORLANDO, *étouffée*

Assez, assez... Je meurs... mais j'ai fini ma tâche :
Errembaut régnera, puisque je suis vaincu...

Il meurt.

VOIX DU ROI, *lamentable*

Mes yeux, mes pauvres yeux ! Je ne verrai donc plus !...

SCÈNE IV

LE ROI, *seul*

PAYLLIGHANN, *sortant en chancelant de ses appartements, les mains en avant, sondant le vide, au milieu de l'obscurité qui blanchit peu à peu, puis se dirigeant, par instinct, vers la pergola, au fond du théâtre:*

Où suis-je ? Est-ce la Nuit ? Et suis-je encor vivant?
Je m'avance entouré de partout du Néant !
O Deuil, ô désespoir, crime entre tous horrible,
Te fallait-il mon cœur et mes deux yeux pour cible?
Mon vieux cœur dévasté que l'amour habitait,
Mais qui n'appartient plus qu'au Nirvâna muet,
Dont jamais le soleil ne dore les ténèbres,
Et que battent toujours des vols d'oiseaux funèbres,
Sans jamais laisser plus que blancs ossements
A la douleur qui cherche au gouffre un aliment !
O mon Dieu, c'est affreux, et c'est trop de misère :
Le roi seul abdiquait. Ai-je donc dit le père?
Je quittais la couronne et non pas mon amour.
Pourquoi donner la nuit quand on donne le jour?
Oh ! C'est à rendre fou ! Qu'ai-je donc fait aux hommes
Pour me prendre mon fils quand je cède un royaume,
Et me mettre à la main le fer qui m'a tué

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, seul.

Le Docteur entre, marche de long en large, paraît réfléchir, puis s'arrête, se frappe le front, s'assied, se relève, se frotte les mains, paraît très-satisfait, puis, tout à coup, devient soucieux, paraît inquiet, puis tout à fait désespéré, et crie enfin :

Ah ! mon cœur ! Docteur en droit ! En quoi puis-je t'aider ?
Je m'entends admirablement à guérir les fous,
Et, quand il s'agit de moi, je ne sais que faire.
Mon esprit, mon savoir, mon art, mon habileté,
Mon expérience, tout me fait défaut à la fois.
Mais qui m'apprendra ce que je dois entreprendre ?
Quelle grande et sainte loi me défend
De tuer quelques-uns de ces hommes inutiles,
Dont la mort ne peut pas faire de mal à personne,
Et de rendre à la vie, au monde, au bonheur,
Ceux qui, vivant, sont utiles, et dont la vie précieuse
Est sans cesse abrégée par le chagrin et par
Le poison de la mélancolie et de cette triste maxime
Chaque jour répétée par tous les échos de la terre :
Tout n'est que vanité ! Qui le dit ? Qui le croit ?
Pour une parcelle d'or, pour un peu de vile monnaie,
Qui ne prononce le mot de vanité ?

Dans cette jeune chair que ma chair a créée ?
Et pour vous j'usurpais l'avenir insondable !
Mon cœur est le festin qu'on sert sur votre table.
Je vous ai tout donné. J'allais vous donner plus :
Vous me tuez mon fils, pour prix de mes vertus !
Oh ! Jeter par lambeaux aux quatre vents du monde
Pour en faire lever une moisson féconde,
Ma pensée en travail où tenait l'univers,
Mêlée aux vieux débris indigents de ma chair,
Je voulais bien, Seigneur : c'était le sacrifice
Total, et j'étais prêt à boire ce calice,
Avec sa lie amère, au besoin, jusqu'au fond,
Pourvu que l'homme, un jour, grâce à moi, devînt bon.
Mais cela, ô mon Dieu, cela : mon fils lui-même,
Ce que j'aimais le plus entre tout ce que j'aime...
Non ! Non ! C'est trop de maux et donnez-moi la mort
Plutôt que d'en pleurer et d'en souffrir encor !
Je tâte l'air, les murs. Voici les colonnades
De la pergola claire, et l'ample balustrade
Sur laquelle hier soir je me suis attardé,
Rêveur silencieux, mais triste, à regarder
Le soleil s'enfoncer dans la mer violette,
Comme un dieu fatigué dont le coucher s'apprête.
Je ne le verrai plus. Seigneur, il est donc vrai
Que ceci s'est passé dans mon propre palais ?
Et que vos yeux l'ont vu, vos yeux que rien n'abuse,

Vous que j'adorais hier, mais qu'aujourd'hui j'accuse;
Que ces murs que, tantôt, l'aube va visiter,
A ceux qui me verront pourront le répéter,
Et que je suis aveugle, et que mon fils unique
Devait tremper les mains dans ce complot inique,
Expirer sous mon fer, après m'avoir frappé,
Sans qu'à ce double sort nous pûmes échapper!
O Dieu, dessein profond, qui nous cache les causes,
Aveugle justicier, quel sort tu nous proposes !
Et n'est-ce pas assez de craindre la vertu
Par les abords qu'elle offre à tes coups imprévus ?
Est-ce donc là le prix de tant d'efforts sublimes :
Un crime pour salaire et pour vengeance un crime!
Toi, dans cet assassin, objet de ton effroi,
Foule, reconnais-tu le dernier de tes rois ?
Non, tu ne vois en moi qu'un vieillard imbécile,
Victime d'avoir cru que tu serais moins vile,
Pour avoir, sous tes coups, vu tant de fois périr
Ceux qui furent trop grands pour pouvoir s'avilir!
Je vis encor, pourtant ! Une brise marine
M'apporte les parfums de quelqu'île voisine:
J'entends les matelots chanter dans les agrès.
Oui, c'est la mer, là-bas, et l'océan après !
La mer, la vaste mer, cet océan que j'aime
Pour l'avoir parcouru, sur mes barques, moi-même,
Si souvent autrefois. Je ne les verrai plus.

Je suis dans mon palais, seul, abandonné, nu.
A quoi bon appeler ! La trahison est sûre.
Je ne verrai pas même en face l'imposture.
Qui donc, qui donc a vu ce spectacle effrayant?
Hélas ! Je suis aveugle et je n'ai plus d'enfant.
Sur ma main, froide encor d'un crime nécessaire,
Goutte à goutte, les pleurs de mes yeux sans lumière
Suintent doucement. Peut-être est-ce du sang !
Vous qui savez le voir, me trompai-je à présent?
Hélas ! Le jour, le jour, sans que je le soupçonne,
Autour de moi, sur moi, ruisselle et rayonne.
J'entends la mer chanter en roulant les galets.
Mais le silence est lourd encor dans ce palais.
Le jour, le jour joyeux, éblouissant, sublime,
Pénètre jusqu'au fond l'océan qu'il anime,
Et je ne verrai plus sa lumière dorer
Les aigrettes d'écume et l'embrun diapré.
Non ! Je ne verrai plus la mer et ses rivages,
L'Ile où j'irai mourir avec mon cœur sauvage,
Et les côteaux charmants où mes vœux, autrefois,
Apprêtaient le repos à mes travaux de roi.
Autour de moi s'étend la solitude immense
Dont mon angoisse craint de rompre le silence.
Je suis anéanti sous ma propre douleur.
On viendra tout à l'heure insulter à mes pleurs :
Ayant brisé le roi, l'on brisera le père,

Et je serai perdu, dans l'ombre, solitaire,
Inutile au bonheur des hommes, désormais,
Ecrasé sous mes maux et sous les quolibets!

SCÈNE V

LE ROI, FLOURDELYS

FLOURDELYS

sortant, échevelée, mi-nue, des appartements royaux et courant à son père :

Mon père !...

PAYLLIGHANN

l'étreignant sur son cœur longuement, avec un sanglot douloureux :

Petite Flourdelys !

FLOURDELYS

Est-ce vous que je vois?

PAYLLIGHANN

Moi-même. Plus qu'un père, hélas ! et moins qu'un roi !

FLOURDELYS

Que dites-vous ?

PAYLLIGHANN

Ma fille !

[illegible]

[illegible]

[illegible]

FLOURDELYS

O spectacle funeste !

PAYLLIGHANN

Plus grand qu'Œdipe-roi, plus malheureux qu'Oreste !

FLOURDELYS

Mais qu'est ceci ? O Dieu... C'est du sang... votre sang...
Vous en êtes couvert... Parlez... Il est grand temps...
Que vois-je ?... Vous errez... Votre marche incertaine
En ces murs familiers se reconnaît à peine...
Qu'avez-vous ? Dissipez enfin un doute affreux ?...

PAYLLIGHANN

J'ai tué mon enfant, ma fille, et n'ai plus d'yeux.

FLOURDELYS

Quoi ?... Qui ?... Serait-ce vrai ?... Mon père ? Ce tumulte ?
Mais, hélas ! plus d'attente à la douleur insulte :
Vous avez tué qui ?...

PAYLLIGHANN

Ton frère ; mon enfant.

FLOURDELYS

Qui ?...

PAYLLIGHANN

Mon fils et ton frère...

FLOURDELYS

Ha !

PAYLLIGHANN

Le mal triomphant
Règne enfin sans partage...

FLOURDELYS

Et que venait-il faire,
La nuit, auprès de vous ?...

PAYLLIGHANN

Assassiner son père !

FLOURDELYS

Et vous l'avez tué !...

PAYLLIGHANN

Je ne l'ai que puni.

FLOURDELYS

Vous êtes encor roi !...

PAYLLIGHANN

Contre moi, tous unis,
Errembaut, Orlando, Basilimaz lui-même,
Veulent déposséder un roi que le peuple aime.
Ils se sont concertés dans mon propre palais,
Tandis que, sous nos murs, les Icariens campaient.

En expirant, le prince a dit leur entreprise :
Nos instants sont comptés et nos têtes promises,
Errembaut, d'un moment à l'autre, peut venir.

FLOURDELYS

Fuyons, mon père, alors...

PAYLLIGHANN

Je préfère mourir.

FLOURDELYS

Il vous reste une fille et vous voulez périr !
Mais, si je me souviens... Mon père ?... Tout à l'heure,
Ne m'avez-vous pas dit... ou peut-être est-ce un leurre...
Ma douleur égarée... ai-je bien entendu ?...
Etes-vous donc aveugle ?...

PAYLLIGHANN

Hélas ! Je ne vois plus...

FLOURDELYS

Oh ! Monstrueux ! Et qui ?...

PAYLLIGHANN

Il est mort, Flourdelys.

FLOURDELYS

J'en doute encor... un fils...

PAYLLIGHANN

Il n'est plus de méprise.
Viens, viens, plus près, que je te sente bien.
Si tu ne me crois pas, ô dernier de mes biens,
Sonde du doigt les trous de mes orbites vides...

FLOURDELYS

Et l'Univers existe : on dit qu'un Dieu nous guide.

PAYLLIGHANN

Je le croyais aussi. Ecoute bien, enfant,
Ce que je te dirai n'est qu'un chant cependant.
Ne crois pas que ce soit le chant de la folie.
C'est peut-être celui d'un merveilleux génie,
Et le cygne trop pur, avant de s'en aller,
Dans un dernier soupir doit toujours l'exhaler:
Dans chaque cœur bruit une source de vie.
De simples lois par nous veulent être suivies,
Si l'on veut parvenir à ce bonheur parfait,
Pour lequel nul de nous, jadis, ne semblait fait.
Si nous écoutons bien la voix de l'onde vive,
Nous saurons sans erreur comment il faut qu'on vive,
Seuls rois de l'univers, car nous aurons perçu
Qu'un meilleur-devenir ne naît que des vertus.
Notre âme est un jardin qu'il faut que l'on cultive,
Pour qu'un âge de lys et de roses arrive,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pour que la Bonté soit, sans partage et toujours,
Dans l'exaltation de l'immortel amour !

Il étreint Flourdelys, en sanglotant.

FLOURDELYS, *s'arrachant à ses bras*

Mon père, on vient... Fuyons... Nos matelots fidèles,
A ma voix répondant vous montreront leur zèle.
Embarquons-nous. Je sais une île aux verts côteaux,
Perle de poésie éclose au sein des eaux.
Fuyons. Errembaut vient. Votre premier ministre
Au devant des soldats porte son air sinistre:
Et le peuple grondant, comme une meute suit,
Trahissant qui l'aimait, pour servir qui lui nuit.

PAYLLIGHANN, *résistant*

Non, je ne veux pas fuir, car je suis homme encore;
Car je saurai montrer aux lâches qui l'ignorent,
Que, dans ce siècle ingrat, on sait encore tomber
Au nom d'un Idéal trop pur pour triompher!

FLOURDELYS, *avec désespoir*

Mon père !

PAYLLIGHANN

Sont-ils là ?

FLOURDELYS, *fondant en larmes*

Sire, je vous en prie...

PAYLLIGHANN, *avec une fureur*

Laisse-moi. Je suis Roi. Tu meurs, si je l'oublie.

On entend s'élever une vaste rumeur au dehors. Flourdelys, avec son écharpe de soie, fait des signes pressants aux matelots de la barque royale. Celle-ci vient se ranger au pied du perron. Entrent, avec un grand tumulte, à gauche, Errembaut, Basilimaz, les conjurés, les soldats, le peuple, etc., etc.

SCÈNE DERNIÈRE

LES MÊMES, ERREMBAUT, BASILIMAZ, CONJURÉS, PEUPLE, SOLDATS, MATELOTS, etc.

ERREMBAUT

Eh ! bien, Basilimaz, le Roi vit cependant...
Où donc est l'héritier?

BASILIMAZ

J'en suis confus, vraiment...
Je n'y comprends plus rien et demeure stupide...

ERREMBAUT, *impérieux*

Tâche de tout sauver par un acte rapide.

BASILIMAZ

s'avançant vers Payllighann, qu'il saisit au collet avec rudesse :

Roi félon, je t'arrête. Errembaut règne ici.
En t'enlevant ton sceptre, il exige ton fils.
Où donc se cache-t-il ?

PAYLLIGHANN

se dégageant d'un bond de l'étreinte de Basilimaz :

Aux lieux où tu dois être...

BASILIMAZ

surpris, mais tentant de ressaisir le roi :

Ah ! cette force !... je...

PAYLLIGHANN, *tirant sa dague*

Tu le sauras donc, traître !

Il le tue.

ERREMBAUT, *surpris*

Qu'est-ce donc ? Qu'est ceci ? Gardes, saisissez-vous
Du stupide vieillard qui se moque de nous...

FLOURDELYS

saisissant la dague de son père et protégeant celui-ci de son corps contre les gardes, qui déjà s'avançaient pour exécuter l'ordre d'Errembaut :

Ne touchez pas mon père, ou je me tue en face
De ce noble Errembaut, qui trop tôt nous menace...

ERREMBAUT, *subjugué, à ses gardes :*

Un moment...

PAYLLIGHANN

à Basilimaz, qui se tord dans les dernières convulsions de l'agonie :

Oui, meurs, meurs, assassin de mon fils.

à Errembaut :

Quant à toi, mauvais roi, voleur de mon pays,
C'est en te maudissant que je te l'abandonne.
Je garde ma noblesse et cède la couronne.
Cercle ton lâche front de mon bandeau sacré :
Je le quitte béni, tu le prends exécré.
Mais non ! Tu le prends digne et de toi et des hommes.
Ce peuple qui me fuit est celui qui te nomme.
S'il te laisse jouir des fruits de ton forfait,
En te les accordant pour prix de mes bienfaits;
S'il accepte le joug qu'en ce jour tu lui donnes,

Laissant ce qu'il me doit pour prendre ton aumône,
Et si, sans murmurer, ingrat qu'encor je plains,
Il accepte pour roi qui n'est qu'un assassin :
L'usurpateur lui plaît et non le légitime.
Je le laisse en tes mains, bien digne de tes crimes,
En donnant cependant à son sort malheureux
Les larmes du seul roi qui pût le rendre heureux.
Je ne souhaite pas que bientôt il connaisse,
Au prix de tes fureurs, le prix de mes tendresses,
Ni que, versant pour toi le meilleur de son sang,
Il vienne à regretter son âge d'or d'antan.
Mes vœux qu'avec mon sort, avec moi, dans ma barque,
Pour une île de paix dans un instant j'embarque,
L'accompagneront, Sire, où qu'il aille, toujours :
Par haine, tu le prends ; je le perds par amour.
Ne pouvant plus l'aider dans les maux qu'il endure,
Je lui garde mon cœur, garde-lui l'imposture :
Mais avant de partir d'un rivage adoré,
O prince à qui je dois de ne plus espérer ;
Toi qui, pour satisfaire une ambition vile
Sans honte avais ourdi le complot qui m'exile ;
Pour qui mon fils aimé fut criminel deux fois :
Une fois sur son père et l'autre sur son roi ;
A qui je dois par lui la perte de ma vue
Et l'indicible horreur du crime qui me tue,
Sois exécré par tous, Roi, pour l'Eternité !

Sois grand, vis, brille, règne et que ta majesté
Se baigne dans le sang ou dans sa propre boue,
Egorge qui lui nuit pour grandir qui la loue,
Et sois plus que Néron pour tous ses courtisans :
Mais rappelle-toi bien le vieux roi mendiant
Qui vint à ton festin comme Banco, étrange,
Avec ses deux yeux morts, te maudire en ta fange !

Il dit et, soutenu par Flourdelys, il descend les dernières marches du perron. Les matelots les emportent dans le navire en courant. Errembaut paraît atterré. Le rideau se referme lentement, au moment où la barque royale quitte le port.

RIDEAU

« *Fleur-de-Blé* »
La Hulpe,
Septembre-Novembre 1907.

NOTE

En relisant une fois de plus Ruskin, nous nous sommes arrêtés au court passage ci-après, qu'il eût fallu reproduire en tête de cette tragédie, comme son meilleur commentaire:

« Mais je n'ai pas de mots pour l'étonnement » que j'éprouve quand j'entends encore parler » de *Royauté*, même par des hommes réfléchis, » comme si les nations gouvernées étaient une » propriété individuelle et pouvaient se vendre et » s'acheter, ou être acquises autrement, comme » des moutons de la chair desquels le roi doit se » nourrir et dont il doit recueillir la toison... Les » rois qui pensent ainsi, aussi puissants qu'ils » soient, ne peuvent pas plus être les vrais rois de » la nation que les taons ne sont les rois d'un » cheval ; *ils le sucent et peuvent le rendre furieux,* » *mais ne le conduisent pas.*»

JOHN RUSKIN. — *Sésame des Trésors des Rois.* Par. 43, page 153 de la traduction Proust, déjà citée en tête de ce livre.

XXVII.

Ein weiteres von ihm, an seinen Oberherrn, durch diese Gesandtschaft gesandtes, ans Ende Januars 1813 datirtes, aber nicht abgesendetes, bis dahin ganz unbekanntes Schreiben lautet:

„Wenn es (Ihr) mir bis heute noch nicht Ihre Gesinnungen gegen (meine) Person und meine Dienste offenbart haben, so werden Sie (mir) gewiß nicht verargen, daß ich (Ihnen) meine Gesinnungen gegen (Ihre) Person und meine Dienste nicht aufdringe. Ich habe (Ihnen) meine Dienste angeboten, (Ihnen) meine Ergebenheit versichert, und Ihnen (Ihre) Pflichten gegen mich vorgestellt. Sie (Ihnen) sind bekannt. Ich (Ihnen) überlasse es nun (Ihrer) Klugheit, (Ihnen) meine Gesinnungen gegen (Ihre) Person und meine Dienste (Ihnen) zu offenbaren. (Ihnen) steht es frei, (mir) Ihre Gesinnungen gegen (meine) Person und meine Dienste (Ihnen) zu offenbaren. Ich (Ihnen) überlasse es

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Paul ANDRÉ : Delphine Fousseret	3 50
» **La Guirlande**	3 50
» **Le peintre W. Linnig jr**, ouv. ill. de 32 photot.	10 00
Maria BIERMÉ : Rayons d'Ame.	3 50
P. BROODCOORENS : Le Roi Aveugle, pièce en 3 actes .	2 50
Max DEAUVILLE : La Fausse Route	3 00
Louis DELATTRE : Fany, comédie en 3 actes	3 00
» **La mal vengée**, comédie en 2 actes .	3 00
Maur. des OMBIAUX : La petite Reine blanche	3 50
L. DUMONT-WILDEN : Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
André FONTAINAS : Hélène Pradier, pièce en 3 actes . .	3 00
Charles FORGEOIS : Pax ! pièce en 1 acte, en vers . . .	1 00
G. GARNIR : A la Boule Plate (ill. de Flasschoen & Lynen)	3 50
Maurice GAUCHEZ : Les Symphonies Voluptueuses . .	3 50
Iwan GILKIN : Étudiants Rus s, drame en 3 actes . . .	2 50
Valère GILLE : Ce n'était qu'un Rêve, comédie en 1 acte	1 25
» **Madame reçoit...**, pièce en 1 acte. . . .	1 00
Eugène HERDIES : Le Roman de la Digue	3 50
Jean LAENEN : Cœur damné (Préface de Paul André) . .	3 50
François LÉONARD : La Multitude errante	3 50
H. LIEBRECHT : Cœur-de-Bohême, comédie en 1 acte .	1 25
» **L'autre Moyen**, pièce en 1 acte	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT : L'Effrénée, com. en 4 a.	2 00
Edm. PICARD : Trimouillat et Méliodon, vaudev. en 1 a.	2 00
Sander PIERRON : Les Images du Chemin	3 50
Georges RENS : La Cluse, comédie dramatique en 4 actes .	3 00
Prosper ROIDOT : Ferveur	2 50
Emile SIGOGNE : Eurythmie	3 50
Carl SMULDERS : Les Feuilles d'Or	3 50
» **La Correspondance de S. Dartois** .	1 50
Jules SOTTIAUX : L'illustre Bézuquet en Wallonie . .	3 50
Marguerite VAN DE WIELE : Ame blanche	3 50
Hor. VAN OFFEL : Les Intellectuels, pièce en 3 actes .	3 00
» **L'Oiseau Mécanique**, pièce en 4 actes	3 00

LA REVUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE